

## Une révolution de palais ?

La présentation, cette semaine, au palais Galliera et au Musée d'art moderne du groupe Hepta et du Salon Schèmes mérite plus que des éloges. Dans l'un et l'autre cas on a préféré représenter le plus largement possible l'artiste avec plusieurs toiles (jusqu'à dix dans le cas d'Hepta) plutôt que d'aligner une liste impressionnante de

noms, formule qui finit par rendre tout Salon rebutant et à peu près inutile. Schèmes fut, à ses débuts, une manifestation assez morne, animée par des artistes qui semblaient vouloir prendre une position de défiance à l'égard des mouvements picturaux qui reprenaient en charge la réalité en s'armant de techniques venues d'autres disciplines telles que

la publicité ou le cinématographe et qui pouvaient être considérées comme néfastes par certains peintres orthodoxes. Son sérieux, sa gravité un peu primaire avait fait de Schèmes la manifestation la plus rébarbative et la plus décevante. Un vent de jeunesse, de nouveauté soufla l'an passé avec une section d'imagiers modernes, d'artistes « pop » qui s'implantaient dans le Salon le moins disposé apparemment à les accueillir. On fut alors amené à se poser des questions. S'agissait-il d'une « révolution de palais », d'un revirement des idées de base, d'opportunisme, ou tout simplement de confusionnisme ?

La réponse nous est apportée cette année avec un choix excellent et divers. Schèmes, nous dit-on, entend donner à voir ce qui « lui semble être du domaine plastique dans ce qu'il a de plus humaniste ». Heureuse formule puisqu'elle supprime la fameuse et fausse frontière que certains croient devoir placer entre figuration et abstraction. Point de qualificatif de ce genre ici. Point de faux problème, mais certainement une nouvelle manière de situer l'homme avec des moyens picturaux qui peuvent être largement détachés de l'image représentative, faisait alors appel soit à une suggestion au second degré, soit au contraire, soucieux de réhabiliter une imagerie, usée, conformiste, en la chargeant d'une émotion personnelle. En fait, il apparaît que bien des peintres oscillent très librement et avec juste raison entre ces deux pôles : des effets purement plastiques, touche, écriture ; et des allusions ou emprunts réalistes :

Forrester, avec un sens de l'immobilité, un grossissement des détails qui le fait se diriger vers le fantastique ; Marc-Antoine de Dampierre, qui se distingue ici avec une composition d'un romantisme inquiet où le geste pictural est inscrit en filigrane de « flash » sur les visages, noyés dans les brumes de la mémoire ; Hugh Weiss, dont l'humour et la saleté vont en se précisant ; Solyom, qui meuble des espaces froids et clairs de molécules à figures humaines ; Patrick Sellier, qui découpe des « flashes » sur la réalité en la nimbant d'une lumière d'étrangeté ; Iscan (dernier lauréat avec Garcia Fons du prix des Onze), dont l'évolution est très passionnante, qui donne là une « suite bolivienne », déliée, et grandement dominée, superbe et frémissante qui confirme tout l'espoir que l'on pouvait porter en lui ; Juan Romero (dernier lauréat du prix des Critiques à la Biennale de Paris), qui est plutôt un narrateur du menu, qui capte des détails savoureux, au fil d'une plume colorée et pétillante ; J.-P. Risos, qui va vers l'intensité colorée de Matisse, sans le copier, retrouvant plutôt sa franche et ferme clarté et sa durable intensité.

Totalement détachés de l'image immédiate, plus volontiers livrés à de stricts effets picturaux, sont, par contre Mihailowich et Ado, et il est significatif et judicieux, à travers ces deux tendances diamétralement opposées : que le chaud et le froid (comme on dit familièrement pour situer les deux pôles de l'abstraction) soit ainsi représentés.

NOUVELLES LITTÉRAIRES  
146, rue Montmartre - 2<sup>e</sup>

21 DÉCEMBRE 1967

GALERIES

par Jean-Jacques LEVÊQUE